

Les mythes environnementaux de la colonisation française au Maghreb

DIANA K. DAVIS



(L'environnement a une histoire)

Champ Vallon

**LES MYTHES ENVIRONNEMENTAUX
DE LA COLONISATION FRANÇAISE
AU MAGHREB**

© 2007 OHIO UNIVERSITY PRESS
W.W.W. OHIO.EDU/OUNPRESS

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© 2012, CHAMP VALLON, 01420 SEYSSEL
www.champ-vallon.com
ISBN 978-2-87673-531-6

DIANA K. DAVIS

**LES MYTHES
ENVIRONNEMENTAUX
DE LA COLONISATION
FRANÇAISE
AU MAGHREB**

Traduit de l'anglais (USA) par Grégory Quenet

CHAMP VALLON

Préface

Les historiens de la colonisation jugeront en spécialistes, les autres lecteurs se demanderont pourquoi il aura fallu attendre une historienne américaine afin de voir surgir cette première histoire environnementale de la colonisation française. D'autres sujets d'histoire, généralement les moins froids – la France de Vichy, la Révolution française –, ont montré par le passé l'importance d'un regard du dehors pour adopter une distance critique et historiciser ce que nous sommes. La thèse de ce livre est forte. La colonisation française de l'Afrique du Nord, portée par un complexe unissant colons, politiques, administrateurs et savants, a donné naissance à un grand récit du changement environnemental qui s'est révélé une arme aussi efficace que les lois et les rapports de force économiques pour déposséder les indigènes algériens de leurs terres. Affirmant que l'Afrique du Nord aurait été le grenier à blé de Rome jusqu'aux invasions arabes du XII^e siècle, marquant l'introduction du nomadisme, de l'élevage et des destructions environnementales, ce récit a légitimé la colonisation française à travers son entreprise de restauration de la prospérité de la nature. Abondamment et intelligemment diffusé par le lobby du reboisement, ce grand récit environnemental décliniste a été repris en littérature, en peinture, dans les manuels scolaires, jusqu'à être partout sans que personne ne sache exactement comment et par qui avait été élaboré ce thème du pays de la soif. Justifié à l'époque par la science écologique et forestière, il s'est depuis avéré sans fonde-

ments scientifiques réels et peu adapté à un environnement méditerranéen fragile, où les périodes d'abondance alternent avec le repos forcé dû à l'épuisement des terres. Pourtant, et Diana Davis le démontre, il a perduré sous d'autres formes jusqu'à aujourd'hui : le projet de ceinture verte contre le Sahara, la privatisation des propriétés collectives autochtones.

Ouvrez les nombreux dictionnaires de la colonisation française, les histoires de France, les manuels scolaires, vous ne trouverez pas d'entrée ni de chapitre « Environnement », et peu d'allusions à cet enjeu¹. La colonisation serait une question politique, économique, culturelle, raciale, environnementale, point. Et par environnementale, nous n'entendons pas seulement les paysages, ni l'exploitation et la transformation de matières premières, mais l'ensemble des liens et des réseaux qui unissent les sociétés à ce qui les environne, à des non-humains qui obéissent à leurs dynamiques propres et ne sont pas seulement un stock inerte qui attendrait que les hommes viennent les classer, les inventorier et les transformer. L'environnement est cette forme de matérialité qui n'est pas un en-dehors des sociétés humaines mais avec laquelle nous sommes assemblés depuis les premiers temps de l'humanité.

L'environnement pose des difficultés spécifiques en France car le mot lui-même est d'obédience technique et technocratique, s'étant diffusé dans la foulée de la création du ministère de l'Environnement en 1971. Historiens et géographes lui préféreraient le terme de milieu ou d'espace, philosophes et anthropologues celui de nature. Autre difficulté, les dernières décennies ont vu se durcir la division entre sciences de la nature et sciences de l'homme, entre les tenants de la réalité physique et les spécialistes des représentations symboliques. Cette frontière, partageant la géographie entre celle dite humaine et celle dite physique, s'est manifestée en histoire par un repli sur une sphère considérée comme propre à l'historien, moins étendue et moins pluridisciplinaire, rompant avec l'ambition de saisir l'unité de l'homme par une approche totale des différentes composantes de la vie humaine. Le retour de l'histoire politique, la passion de la mémoire, le triomphe du culturel, l'individualisation des approches et la prise en compte des appropriations se sont avérés peu favorables à des approches environnementales jugées proches du quantitatif, du déterminisme et des structures. Le succès du développement durable, notion encore plus fortement gestionnaire que celle d'environnement, investie

par les économistes et les géographes, a eu peu de succès pour rapprocher les humanités de la question environnementale.

Le livre de Diana Davis montre pourtant qu'il existe une autre voie, une place pour des humanités environnementales. L'introduction d'une perspective environnementale dans les sciences humaines porte une forte capacité de renouvellement des questions et des objets de ces disciplines. L'histoire, les études culturelles, l'art, la littérature, la philosophie, l'anthropologie peuvent et doivent contribuer à répondre au défi écologique du *xxi*^e siècle. L'atténuation de notre impact sur la planète comme l'adaptation aux changements climatiques supposent d'être capables de modifier nos cadres de pensée ; or qui mieux que les humanités en est capable ? Les pages qui suivent explorent d'autres outils que la modélisation chère aux économistes pour comprendre et agir sur les relations entre les sociétés et leur environnement : le récit historique c'est-à-dire la capacité à (se) raconter des histoires autrement permet de rendre visible ce qui est si éloigné des cadres de l'expérience humaine, les changements environnementaux globaux, et de lier humains et non-humains. Bref, de bâtir un monde commun d'un autre type que celui que nous avons aujourd'hui.

Le récit environnemental décliniste analysé ici fait en effet partie d'une histoire plus longue, aujourd'hui oubliée, celle de la première controverse sur le changement climatique global qui débute dans la deuxième moitié du *xviii*^e siècle. Certes, les premières prises de conscience apparaissent encore plus tôt². Les auteurs de l'Antiquité sont les premiers à noter l'influence humaine sur l'environnement, à partir d'observations empiriques. Plus tard, les théologiens chrétiens discutent de la dégradation physique de la terre, qu'ils relient à la Chute et au déluge. De telles discussions prennent en compte l'évolution du climat et la formation du relief mais leur contexte d'élaboration est lié à des enjeux théoriques plus généraux, philosophiques et religieux. Ces positions souvent marginales ne peuvent donc être considérées comme les prémisses de controverses sur le changement climatique.

Il en va tout autrement des débats qui surgissent à partir des années 1750 dans les colonies européennes et sont repris en métropole. La peur de la déforestation généralisée donne naissance à un nouveau discours climatique, non plus finaliste mais historique : le déboisement serait à l'origine de la dessiccation du globe et d'un changement du climat. Cette controverse climatique, la première

à l'échelle de la planète, a donné lieu directement à de nombreux programmes étatiques, particulièrement dans les colonies anglaises et françaises, plus tardivement sur la frontière occidentale des États-Unis et de ses colonies. Or, malgré son rôle central et son influence internationale, la partie française du débat n'avait jamais été étudiée par les historiens, en dépit des pistes ouvertes par Richard Grove dans ses analyses du versant anglais³. Diana Davis vient combler une partie de ce vide, même si la période 1750-1860 reste encore mal connue.

C'est dans les colonies, et dans les îles tropicales en particulier, que les Européens prennent conscience pour la première fois des destructions environnementales causées par les hommes. Le contexte colonial d'exploitation de la nature suscite un intérêt considérable chez les savants, qui font le lien entre changement climatique et déforestation. À partir de 1750, plusieurs sociétés savantes en métropole (la Royal Society, la Royal Society of Arts, l'Académie des Sciences, la Royal Geographical Society) commencent à diffuser ces idées sur la déforestation, la dessiccation et le changement climatique, qui serviront de base à une conservation forestière sur une grande échelle.

Les théories de la dessiccation viennent d'abord de John Woodward à Londres qui établit les principes de la transpiration en 1699 et de Stephen Hales qui les applique aux végétaux en 1726. Traduit par Buffon, l'ouvrage *Végétable Staticks* influence Duhamel du Monceau qui fait le lien entre les arbres et le climat dans *Des semis et des plantations des arbres et de leurs cultures* (1760). Ces idées sont ensuite reprises à la Society of Arts de Londres puis à l'Académie des Sciences de Paris, et diffusées dans les colonies. Les infrastructures coloniales ont fourni les bases de «centres de calculs» environnementaux (Bruno Latour) à une échelle globale, en particulier par l'intermédiaire des jardins botaniques (Saint-Vincent, Sainte-Hélène, Cape Town, Maurice, Calcutta) et des transferts de plantes.

Avec le traité de Paris de 1763, les îles de Saint-Vincent, Sainte-Lucie, Grenade et Tobago passent sous domination britannique. Est décidée la transformation de larges zones de la montagne en réserves forestières pour «la protection des pluies» et dans le but de prévenir le changement climatique. Les plus étendues, sur les montagnes nord-ouest de Tobago, existent toujours. En 1769, des réserves similaires sont établies à l'île Maurice par Pierre Poivre,

commissaire intendant de la colonie⁴. La législation de Saint-Vincent, le King's Hill Forest Act de 1791, a été imitée ensuite à Sainte-Hélène puis en Inde. Elle a été stimulée en 1790 et 1791 par les sécheresses dans les régions tropicales à l'échelle mondiale, causées par un phénomène El Niño particulièrement fort dans ces années-là. Le marquis de Turbilly, le comte d'Abeille et d'autres membres de l'Académie des Sciences contribuent à diffuser les théories dessiccationnistes en Angleterre par leur rôle dans la Royal Society of Arts de Londres. Pierre Poivre, futur commissaire intendant de l'île Maurice, donne en 1763 une conférence à la Société Agricole de Lyon sur les dangers climatiques de la déforestation qui peut être considérée comme le premier texte environnementaliste basé explicitement sur la peur d'un changement climatique⁵.

Si la première phase de la controverse a eu une influence limitée sur les métropoles, la seconde qui est étudiée ici marque le triomphe des tenants du changement climatique, en particulier en France. La création de l'École forestière de Nancy en 1824 donne naissance à des hussards du reboisement et du changement climatique. Ces élites environnementales d'un type nouveau ont formé les forestiers britanniques et indiens, sont intervenues en Afrique du Sud, ont profondément influencé la conservation aux États-Unis. Par comparaison, il faudra attendre 1924 pour voir la création d'une telle école en Angleterre, avec l'Imperial Forest Institute d'Oxford.

La décennie 1860 est essentielle pour les politiques climatiques. Elle est marquée par la fondation du département forestier en Inde, de la Commons Preservation Society, par la première législation anglaise sur la protection des oiseaux et par la publication de l'ouvrage de Georges Perkins Marsh, *Man and Nature*⁶. J. Spotswood publie en 1858 un des premiers articles sur l'effet de serre, promettant l'extinction rapide de l'humanité comme résultat des changements atmosphériques apportés par la dessiccation naturelle⁷.

À la suite des analyses de Charles-Robert Ageron sur la politique répressive en Algérie, la belle étude de Diana Davis sur l'Afrique du Nord révèle que le paroxysme a été atteint dans les colonies françaises, et tout spécialement en Algérie⁸. À partir des années 1860, se met en place un récit environnemental pessimiste attribuant aux invasions arabes du XII^e siècle le déclin de ce qui était le grenier à blé de l'empire romain. Les nomades musulmans sont rendus responsables du déboisement, causé par les incendies et le

bétail, et par conséquent de la baisse des précipitations en Afrique du Nord. Fondée sur des données scientifiques contestables, cette thèse a eu pourtant une influence considérable, légitimant la politique coloniale d'expropriation de la population arabe et servant les intérêts du lobby colonial.

La question de l'histoire environnementale coloniale est ici au cœur d'une démarche interdisciplinaire et collective, qui correspond à la formation intellectuelle de Diana Davis. Si les géographes ont fait la part belle à l'environnement, durant la colonisation elle-même et à travers des études qui demanderaient à être redécouvertes, les historiens français l'ont très peu étudiée après les deux premières générations de l'École des Annales. Il faut ensuite se tourner vers les historiens anglais et américains pour trouver de nombreux travaux sur l'histoire environnementale des colonies, en particulier des pratiques de conservation. L'histoire environnementale des colonies françaises demeure donc très largement un continent inexploré, ce qui s'explique en partie par la difficulté d'identifier des sources documentaires et la nécessité de les interroger avec un regard neuf. Pour les historiens, l'environnement est demeuré longtemps une toile de fond sur laquelle se déroule l'action des hommes et, si des domaines de recherche ont profondément évolué vers l'environnement cette dernière décennie (histoire urbaine, histoire des techniques, histoire rurale), ce n'est pas le cas de l'histoire coloniale. Il conviendrait également, pour balayer l'ensemble du champ concerné, de prendre en compte les pratiques et les savoirs locaux de l'environnement, tâche nettement plus ardue puisqu'elle nécessite la délimitation d'un corpus de sources autochtones, et des compétences linguistiques et pluridisciplinaires pointues. Gageons que ce livre ouvrira avec succès la voie à d'autres recherches.

GRÉGORY QUENET

*Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines
Institut Universitaire de France*

Notes de la Préface.

1. Sur le rapport des historiens à l'environnement et pour des références détaillées, cf. Fabien Locher, Grégory Quenet, « L'histoire environnementale: origines, enjeux et perspectives d'un nouveau chantier », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 56-4, octobre-décembre 2009, p. 7-37.

2. Clarence Glacken, *Traces on the Rhodian Shore*, Berkeley, University of California Press, 1967. William B. Meyer, « Global Change History », in *The Oxford Companion to Global Change*, David Cuff, Andrew Goudie (ed.), Oxford University Press, 2009.

3. Richard Grove, *Ecology, Climate and Empire; Colonialism and Global Environmental History 1400-1940*, Cambridge, 1997.

4. Richard Grove, *Green Imperialism. Colonial Expansion, Tropical Island Edens and the Origins of Environmentalism, 1600-1800*, Cambridge, 1995.

5. Grégory Quenet, « Poivre 1763 », in Libby Robin, Sverker Sorlin, Paul WARDE (ed.), *The Future of Nature : Documents of Global Change*, à paraître, Yale University Press.

6. Georges Perkins Marsh, *Man and Nature or, Physical Geography as Modified by Human Action*, London, S. Low, 1864.

7. J.S. Wilson, « On the general and gradual desiccation of the earth and atmosphere », *Report of the British Association for the Advancement of Science (Transactions)*, 1858, p. 155-156.

8. Charles-Robert Ageron, *Les Musulmans algériens et la France, 1871-1919*, Paris, 1968. Cf. aussi Caroline Ford, « Reforestation, landscape conservation, and the anxieties of empire in french colonial Algeria », *American Historical Review*, 113, 2008, p. 341-362.

*Pour J.E.H
encore et toujours*

« Cette terre, alors l'objet d'exploitations puissantes, n'était ni déboisée, ni dépeuplée comme nous la voyons aujourd'hui... elle était le grenier d'abondance de Rome. »

J.-A.-N. Périer, *De l'Hygiène en Algérie*, Vol. 1, 1847.

« Quand les Arabes, ... les hordes musulmanes, ... envahirent le nord de l'Afrique ... cette terre [était] dévastée. »

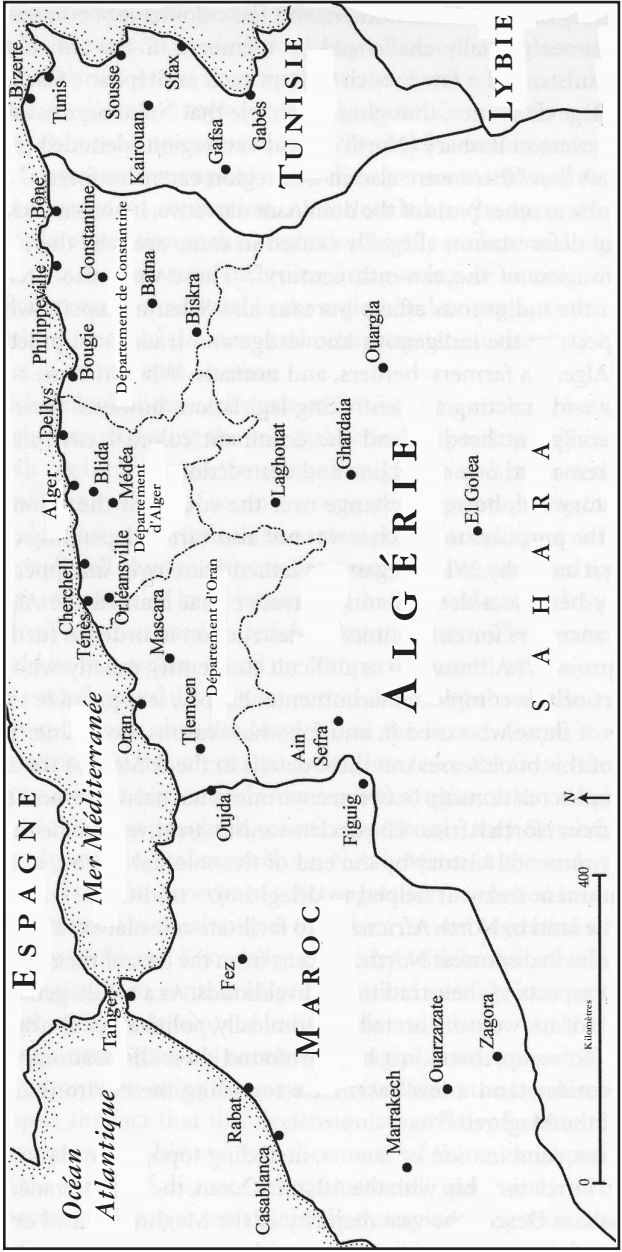
Henri Verne, *La France en Algérie*, 1869.

“Si ... nous sommes décidés à lutter jusqu'à ce que notre climat soit transformé [par reboisement], c'est la richesse, c'est la vie, c'est l'Algérie rendue à sa fertilité première : c'est l'Algérie devenant le grenier de la France!”

Bulletin de la Ligue du Reboisement de l'Algérie, N° 1,
janvier 1882, p. 6.

« ... La désertification ... est uniquement le fait de l'homme... le Nomade a créé ce que nous avons appelé la zone pseudo-désertique. »

Louis Lavauden, « Les forêts du Sahara ».



Carte 1: Le Magrheb.

Histoires coloniales et preuves empiriques

L'histoire environnementale de l'Afrique du Nord est un triste récit de déforestation et de désertification, qui s'étend sur la plus grande partie des deux derniers millénaires. L'histoire du déclin environnemental a été racontée tant de fois qu'elle est, aujourd'hui, à peu près acceptée sans discussion. Cependant, de récents témoignages paléoécologiques et de nouvelles recherches sur l'écologie des terres arides ne confirment pas la plupart de ces reproches sur la déforestation, le surpâturage et la désertification. L'examen attentif de la construction de l'histoire environnementale de l'Afrique du Nord à travers le temps révèle le rôle central joué par les savants, les administrateurs, les militaires et les colons de la France coloniale dans la mise en place de cette narration décliniste. Les relations complexes, dynamiques et de longue durée entre la colonisation française, les récits environnementaux et l'histoire de l'Afrique du Nord forment le sujet principal de ce livre.

Les spécialistes de la colonisation ont fort bien étudié les différents procédés de l'administration française pour exproprier les Nord-Africains de leurs terres, forêts et autres ressources naturelles durant la période coloniale¹. En revanche, ils ont bien moins exploré la manière dont l'histoire environnementale française de l'Afrique du Nord et les lois et politiques environnementales en relation avec elle ont rendu plus facile l'appropriation de ces res-

sources, pour transformer l'économie de subsistance et renforcer le contrôle social. Ce livre raconte l'histoire de l'histoire coloniale française de la nature au Maghreb, en analysant la construction et les usages des figures narratives du déclin environnemental².

L'histoire environnementale conventionnelle de l'Afrique du Nord, largement admise aujourd'hui, a été mise en place durant la période coloniale française. Avant la conquête de l'Algérie, l'Afrique du Nord était généralement décrite dans les travaux français et européens comme une terre fertile ayant sombré dans la décadence à cause des techniques « primitives » des « autochtones paresseux ». Ce schéma se modifie avec la domination française sur le Maghreb, qui débute en 1830 par l'occupation de l'Algérie³. En moins de deux décennies, émerge un récit environnemental colonial blâmant les peuples indigènes, en particulier les éleveurs, pour avoir déboisé et dégradé ce qui était autrefois, et en apparence, le très fertile « grenier à blé de Rome » en Afrique du Nord. Le récit décliniste qui se développe rapidement est utilisé durant la période coloniale pour rationaliser et justifier la colonisation française en Afrique du Nord. Cette narration et son utilisation atteignent leur apogée entre 1880 et 1930, précisément la période durant laquelle les activités coloniales ont causé la plus grande déforestation. Même si le récit colonial a d'abord pris forme en Algérie, il englobe tout l'environnement du Maghreb depuis son origine, et il s'est rapidement appliqué aux territoires qui ont été conquis par la suite, la Tunisie (1881) et le Maroc (1912). Cette histoire est pour partie une histoire politique et pour une autre partie une histoire environnementale élaborée, portant sur les deux millénaires antérieurs. Les sources littéraires classiques, comprenant les écrits d'Hérodote, Pline, Procope, Strabon et Ptolémée, ont formé les bases de la vision française et européenne de l'Afrique du Nord comme « la contrée la plus fertile du monde » bien avant la conquête française de l'Algérie⁴. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, cette histoire de l'Afrique du Nord comme grenier à blé de Rome s'est profondément enracinée. Cette image exagérée a été renforcée par les fouilles archéologiques menées sur de nombreuses ruines romaines, y compris des aqueducs et d'autres structures d'irrigation ainsi que des villes en ruines et des pressoirs à olives, qui semblent avoir servi à des populations importantes et prospères. Les peintures orientalistes comme les *Ruines d'aqueduc romain, environs de Cherchell* par Pierre Huguet, représentent souvent les traces des



Planche 1. *Ruines d'aqueduc romain près de Cherchell*, 1868 par Victor-Pierre Hugué (1835-1902). Cette peinture, qui se situe en Algérie, est caractéristique des représentations romantiques de ruines romaines en Afrique du Nord en vogue au XIX^e siècle. Ces tableaux mettent souvent en scène des figures de « nomades », comme ici. L'aqueduc en ruine, la maigre végétation, les nomades avec leurs chameaux renvoient au récit colonial sur la dégradation du paysage, comme dans les travaux orientalistes de la même époque. Cherchell était autrefois la grande ville romaine de Caesarea. Cet aqueduc est un des travaux hydrauliques romains le plus souvent cités sous la colonisation. Photographie par Catherine Lancien/Carole Loisel. Musées de la ville de Rouen.

greniers à blé de Rome d'une manière qui nourrit l'imagination coloniale [III. 1].

Plus tard, durant la période coloniale, l'image de l'exploitation fructueuse de la fertilité naturelle de l'Afrique du Nord par les Romains était accompagnée de l'image des destructions postérieures, de la déforestation et de la désertification de l'environnement nord-africain par des hordes de nomades arabes et d'éleveurs voraces. Les allusions à cette transformation narrative sont évidentes dès les années 1830. Cependant, la transformation principale qui a conduit à un récit du déclin n'apparaît pas tellement avant les années 1850 et 1860. Dans les années 1870, elle devient omniprésente. De nombreux responsables et auteurs en vogue sur le Maghreb approuvent pour l'essentiel les conclusions du Service des Affaires indigènes selon lesquelles «les convulsions profondes depuis l'époque romaine ont bouleversé le pays : le passage des armées arabes et plus tard les tribus hilaliennes d'invasion, les luttes et les guerres incessantes des tribus entre elles avaient fait de ce pays un désert parsemé de ruines qui attestaient cependant son antique prospérité»⁵.

Tandis que les Français puisent largement dans les sources classiques pour trouver des preuves de la fertilité passée et des vastes forêts d'Afrique du Nord, ils comptent sur les écrits des historiens arabes du Moyen Âge pour appuyer leur fable du déclin face aux nomades arabes et à leurs troupeaux lors des huit siècles antérieurs. De courts extraits des volumineux écrits d'Ibn Khaldoun, par exemple, choisis de manière sélective pour leur vision négative des nomades arabes, deviennent des sources fréquemment citées par beaucoup des colonisateurs français déplorant la ruine provoquée par «l'invasion» des nomades arabes hilaliens au XI^e siècle. Alors que d'autres auteurs arabes étaient souvent cités durant les deux premières décennies de l'occupation, après la traduction française des *Prolegomènes* et de l'*Histoire des Berbères* d'Ibn Khaldoun par le baron de Slane dans les années 1850, la plupart des écrits français sur l'Afrique du Nord citent ses descriptions des ravages immenses causés par l'invasion arabe. Beaucoup de ces citations parlent de la destruction de la «civilisation», c'est-à-dire des zones urbaines et des systèmes politiques et économiques à base urbaine.

Les auteurs écrivant en particulier sur les effets dévastateurs de l'invasion arabe sur la «civilisation» ne mentionnent pas, ou pas souvent, ses effets environnementaux. Il est peu reconnu, cepen-

dant, que quelques passages tirés d'Ibn Khaldoun sur la destruction environnementale consécutive à l'invasion hilalienne étaient en fait identifiés, largement cités, et pris dans un processus de réification par les tenants des récits du déclin. Par conséquent, pour la dernière moitié du XIX^e siècle et les premières décennies du XX^e, Ibn Khaldoun était cité sans cesse pour sa description des nomades arabes du XI^e siècle vus comme « une nuée de sauterelles » qui ont « dévasté les jardins et coupé tous les bois »⁶. Même les feux de forêt largement répandus, et donc la déforestation présumée, étaient attribués aux nomades hilaliens à partir des citations d'Ibn Khaldoun⁷. Ibn Khaldoun était aussi souvent cité comme preuve irréfutable que les « nomades arabes y portèrent la dévastation » et que la « civilisation y fut ruinée et le pays transformé en désert »⁸.

La peur de la désertification était extrêmement répandue durant la période coloniale au Maghreb. Dès 1834, des officiers militaires blâmaient les nomades pour la destruction de la végétation et du sol lui-même⁹. De nombreux colonisateurs français décrivaient l'Algérie des années 1860 comme une « terre assoiffée », une terre, autrefois un paradis, transformée en un désert stérile et nu. Le mot « désertification », cependant, ne semble pas avoir été utilisé avant 1927, quand Louis Lavauden décrivit les forêts du Sahara comme « désertifiées » et présenta la désertification comme un acte uniquement humain¹⁰. Dès 1880, pourtant, les Nord-Africains, en particulier les pasteurs nomades, étaient accusés directement, et avec force détails, de ce qui sera plus tard appelé « désertification ». Un quart de siècle après, en 1906, un des plus éminents experts français de l'Afrique du Nord s'exclamait que, à cause des incendies et du surpâturage en Algérie, « la forêt fait place à la brousse, la brousse à la végétation herbacée, la végétation herbacée au sol nu, qui finit par être lui-même arraché et qui devient la proie du vent »¹¹. Cette description de la désertification devint incroyablement courante durant le reste de la période coloniale et influence toujours les écrits sur la désertification aujourd'hui. De telles descriptions précédaient souvent les déclarations sur l'ancienne fertilité de la période romaine et la nécessité de la rétablir. Un récit typique, par exemple, affirmait que « Depuis les temps heureux de la conquête romaine, l'Algérie, la Tunisie et le Maroc, voisins inconnus et redoutés de l'Europe et de la France, végétaient, vivaient péniblement, [...] tout s'effondrait, pour ne plus laisser de la splendide Mauritanie des âges d'or qu'un désert de rocaïles

calciné [...]. Un coup d'éventail ; et la France, tout en combattant le moins possible, veut vaincre pour que soit sauvée de la pollution barbaresque la civilisation latine»¹².

La conception coloniale française de la fertilité et de la prospérité extraordinaire de l'Afrique du Nord romaine reposait essentiellement sur la croyance que le Maghreb avait été le grenier à blé de Rome et que les ruines nombreuses attestaient une population importante et florissante durant l'Antiquité. Les ruines romaines n'étant plus utilisées depuis longtemps quand les Français colonisèrent la région et la population locale étant relativement peu nombreuse, ils supposèrent qu'une catastrophe environnementale avait dû se produire et blâmèrent surtout les nomades arabes pour ce qu'ils percevaient comme des dégradations environnementales. L'idée que le Maghreb a fourni en grain l'Empire romain est bien confirmée par les sources historiques. Cependant, la croyance des colonisateurs français que le Maghreb a produit beaucoup plus de grains durant la période romaine que par la suite n'est pas confirmée par les preuves disponibles.

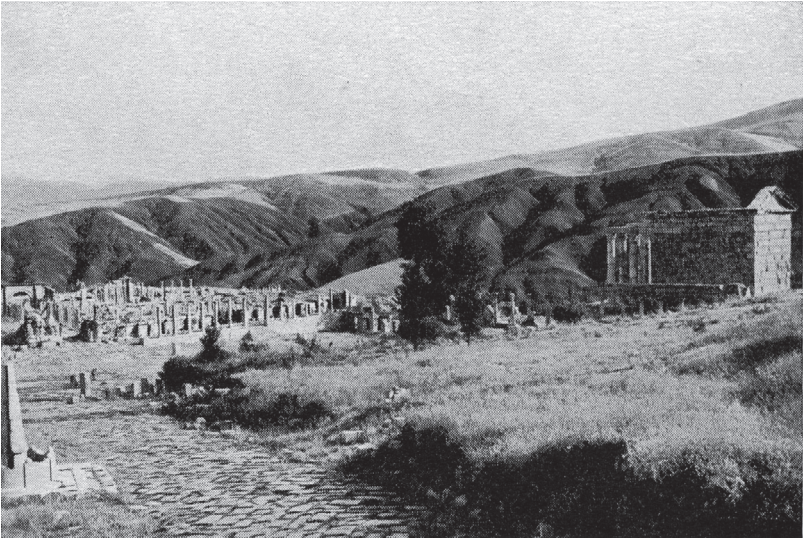
Il est vrai que des quantités significatives de céréales ont été produites et exportées d'Afrique du Nord, depuis la période romaine jusqu'au xx^e siècle¹³. On estime que durant la période romaine cinq millions de boisseaux de grain étaient envoyés par bateau d'Afrique du Nord à Rome chaque année¹⁴. Pour comparaison, cependant, en 1862, l'Algérie à elle seule produisait 34,5 millions de boisseaux de grain, 90 pour cent étant fourni par les Algériens qui recouraient principalement aux techniques traditionnelles¹⁵. En 1954, l'Algérie en produisait environ 86 millions, dont près de la moitié était vendue sur le marché mondial¹⁶. La population ayant augmenté dans le Maghreb et d'autres régions méditerranéennes ayant commencé à produire des grains, les exportations de céréales ont baissé, mais la production a continué à augmenter¹⁷.

Une bonne part de la dégradation des terres se fit pourtant durant la période romaine, du fait des techniques agricoles utilisées et de l'expansion réalisée. Les recherches contemporaines attribuent en effet aux Romains la responsabilité du commencement de la dégradation des sols en Afrique du Nord, la surexploitation des terres étant « suivie [par] une phase de relative conservation des sols et de régénération de la végétation grâce au système nomade d'usage des terres par les Arabes »¹⁸. De plus, ces auteurs concluent que la « conservation des paysages méditerranéens... ne peut être

assurée que par la poursuite des fonctions agro-pastorales sous la coupe desquelles ces paysages ont évolué»¹⁹.

La déforestation et la désertification sont supposées avoir été introduites par les importantes populations d'éleveurs du Maghreb, depuis le XI^e siècle, et avoir continué sans relâche jusqu'au XIX^e siècle. Par conséquent, les éleveurs de troupeaux, en particulier nomades, se sont vus attribuer la responsabilité principale de ce que les Français ont interprété comme des siècles d'abus environnementaux sur un paysage autrefois riche. À partir du récit de l'existence des abondants greniers à blé de Rome en Afrique du Nord et de la légende de la ruine et de la déforestation dues aux «invasions» nomades arabes, les Français ont fabriqué la justification et la nécessité de leur projet colonial²⁰. Ils se sont raconté à eux-mêmes que, pour restaurer l'ancienne gloire et la fertilité agricole de Rome, ils devaient sauver l'Afrique du Nord des «autochtones destructeurs»²¹. Jean Colin, par exemple, enseignait aux jeunes recrues du Service des Affaires Indigènes que «Le grand peuple romain, dont nous sommes les héritiers, avait fait la conquête de cette région – la Mauritanie Tingitale – bien avant les Arabes. Il n'est pas non plus sans intérêt de montrer aux indigènes nos droits séculaires à cette mission de pacification et de colonisation qui nous est dévolue»²². Il conseilla plus tard à ses recrues que «comme Rome, nous pourrons encore étendre les espaces cultivables, assécher les régions marécageuses et les transformer en plaines fertiles»²³. La surface cultivée était cependant en expansion au Maghreb, de même que la surface déboisée. Un colon influent exhorta ses compatriotes à planter des arbres partout en promettant que «Si, rassemblant nos efforts, unissant nos énergies, nous sommes décidés à lutter jusqu'à ce que notre climat soit transformé, c'est la richesse, c'est la vie; c'est l'Algérie rendue à sa fertilité première, c'est l'Algérie, devenant le grenier de la France!»²⁴

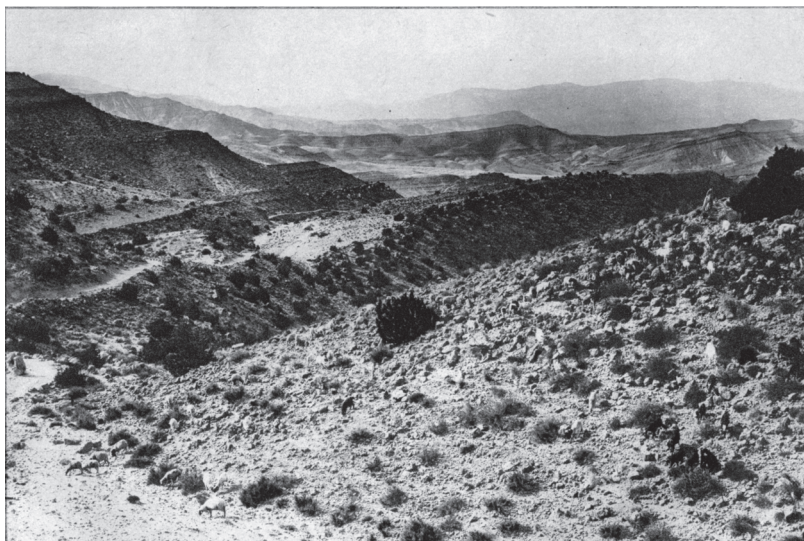
Le besoin de reboiser les espaces censés avoir été déboisés par les «indigènes» était fréquemment utilisé pour justifier l'appropriation des terres. Armés des récits coloniaux environnementaux, les Français mirent en place de nouvelles lois et politiques dès les années 1830 pour restreindre et criminaliser la plupart des usages traditionnels de l'environnement par les Algériens. Les lois coloniales sur la propriété et la tenure des terres, aussi bien que les lois sur la forêt et la pâture, non seulement transformèrent l'usage de la terre mais permirent aussi l'appropriation de vastes quantités de



Ill. 1.1 : Ruines romaines de Cuicul à Djemila, Algérie. La légende originale de cette photo affirme que « Des fouilles méthodiques, commencées en 1909, ont révélé à Djemila, sur l'emplacement de l'ancienne ville romaine Cuicul, dans un site de collines aujourd'hui désertiques, un ensemble de monuments romains très intéressants ». Cette légende insinue que la région était plus humide et avait une végétation plus abondante à l'époque romaine, ce qui implique un déclin environnemental au cours des deux derniers millénaires. D'après Clément Alzonne, *L'Algérie* (Paris, Fernand Nathan, 1937), p. 25. Reproduit avec la permission d'Armand Colin.

terres et de ressources au bénéfice des colons et de l'administration française. Les lois et les politiques parmi les plus importantes et les plus ambitieuses, comme le montreront les chapitres suivants, ont été justifiées par les récits déclinistes. Ce récit connut une si grande diffusion et eut une si grande influence qu'il se retrouve consigné dans plusieurs de ces lois, y compris le Code Forestier Algérien.

Des images comme la photographie de l'illustration 1.1. illustraient fréquemment les publications grand public et les publications officielles sur l'Afrique du Nord. Faisant allusion aux récits déclinistes, la légende de cette photo tirée d'un livre grand public explique que « Des fouilles méthodiques, commencées en 1909, ont révélé à Djemila, sur l'emplacement de l'ancienne ville romaine Cuicul, dans un site de collines aujourd'hui désertiques, un ensemble de monuments romains très intéressants »²⁵. D'autres



Ill. 1.2 : Hauts plateaux dans la région de Constantine, Algérie. Renforçant le récit environnemental colonial qui reproche aux éleveurs arabes la dégradation des terres, la légende originale de cette photo précise « Hauts plateaux – région de Batna. Forêts en régression, soumises au pacage ». D'après Henri Marc, *Notes sur les forêts de l'Algérie*, Collection du centenaire de l'Algérie, 1830-1930 (Paris, Larose, 1930), planche 14. Reproduit avec la permission de Maisonneuve & Larose.

images, en particulier dans les publications forestières, étaient plus explicites quant à leur manière de faire porter la responsabilité des destructions environnementales. L'illustration 1.2. montre une photographie tirée d'un livre forestier du gouvernement officiel de la région des hauts plateaux près de Batna. La légende indique « Hauts plateaux – Régions de Batna; Forêts en régression, soumises au pacage »²⁶. Dans ce cas, il est tout à fait clair que les troupeaux des éleveurs locaux étaient tenus pour responsables du déboisement. Images et descriptions travaillaient donc de concert durant la période coloniale pour renforcer les récits environnementaux dominants, sur le déboisement et la désertification d'une terre autrefois fertile et boisée.

La nostalgie des forêts vastes et abondantes qui existaient anciennement constituait une part importante de l'histoire de la

fertilité passée et du climat plus humide de l'Afrique du Nord. Les descriptions les plus anciennes des forêts provenaient principalement des sources grecques et romaines. En 1846, par exemple, un auteur français citait Strabon selon qui «Toute la partie située entre Carthage et les colonnes d'Hercule (depuis Tunis jusqu'à l'océan) est d'une extrême fertilité» et ensuite Pline : «Suétonius Paulinius, le premier romain qui ait franchi l'Atlas, décrit les grandes forêts dont ses flancs sont couverts»²⁷. Cette manière de pratiquer des citations sélectives étaient répandue jusqu'au xx^e siècle. À la veille de la conquête du Maroc, des descriptions équivalentes étaient fréquentes dans les publications savantes françaises sur le territoire. «L'Atlas était couvert d'épaisses forêts» et «Les arbres les plus étonnants, dit-il [Pline], appartiennent à une espèce ignorée partout ailleurs ; gigantesques, le tronc clair, l'odeur forte, ils ressemblent au cyprès par le feuillage et il sont revêtus d'une sorte de duvet qui pourrait servir, comme celui du bombyx, à faire des tissus ; il s'agit probablement ici des arar», écrivait l'un des membres d'une mission scientifique au Maroc, citant Pline²⁸. De vastes forêts étaient supposées avoir couvert non seulement les montagnes d'Afrique du Nord et les zones côtières mais aussi de nombreuses régions désertiques. Les forestiers français travaillant en Algérie relevaient que, même dans les régions arides des hauts plateaux et de l'Atlas saharien, aussi loin au sud que Laghouat, il y avait «des traces nombreuses d'anciennes forêts»²⁹.

L'importance des forêts dans les récits environnementaux dominants a augmenté avec le temps, ainsi que les estimations de déforestation. Même si l'extension et la composition des forêts en Algérie n'étaient pas précisément connues avant le début du xx^e siècle (et au Maroc avant les années 1930), les estimations de déboisement et la pression conséquente pour reboiser augmentèrent à la fin du xix^e et au début du xx^e siècle. Avec l'aide d'une science récente, la phytosociologie (l'écologie des plantes), les estimations exagérées de déboisement furent institutionnalisées comme des faits scientifiques dans les années 1920 et 1930. À la fin de la période coloniale, il était couramment admis au Maghreb, en France et dans une grande partie du monde que l'Afrique du Nord avait subi une perte comprise entre 50 et 85 pour cent de sa forêt originelle au cours des deux mille ans antérieurs³⁰.

Dans de nombreux cercles scientifiques, administratifs et politiques, des statistiques comparables sont évoquées aujourd'hui. Le

déboisement et la désertification sont toujours fréquemment supposés s'être produits durant des millénaires en Afrique du Nord et à travers une grande partie du bassin Méditerranéen. Cependant, les longues perspectives scientifiques et historiques disponibles aujourd'hui ont éclairé d'un jour nouveau l'histoire environnementale du Maghreb et des régions environnantes³¹. Il a été prouvé, par exemple, que durant la dernière période glaciaire (Pleistocène) de nombreuses régions de la Méditerranées et du Moyen Orient n'étaient pas boisées, à cause des conditions climatiques sèches et froides. Ce sont plutôt de vastes étendues de prairies et de steppes qui dominaient³². Au cours de la dernière période glaciaire les forêts du globe ne représentaient que 32 pour cent de leur surface actuelle et la surface totale non boisée était au moins une fois et demie plus grande qu'aujourd'hui³³. Les mêmes sources montrent que dans le bassin méditerranéen le processus général d'expansion des forêts s'est mis en place, approximativement, entre le ix^e et le vii^e siècle av. J.-C. A suivi une alternance de périodes de conditions relativement plus arides et plus humides, qui ont considérablement varié d'une région à une autre, jusqu'à environ 1000 av. J.-C. Il est largement admis que les conditions climatiques et végétatives se sont alors stabilisées sous la forme plus aride qui existe encore aujourd'hui³⁴. Ainsi, les preuves matérielles contribuent à une vision de l'histoire environnementale du bassin méditerranéen et des régions environnantes bien différente de celle développée par les Français au xix^e siècle. Elles font apparaître l'histoire longue d'un paysage comparativement moins boisé avec une végétation dynamique et migrante.

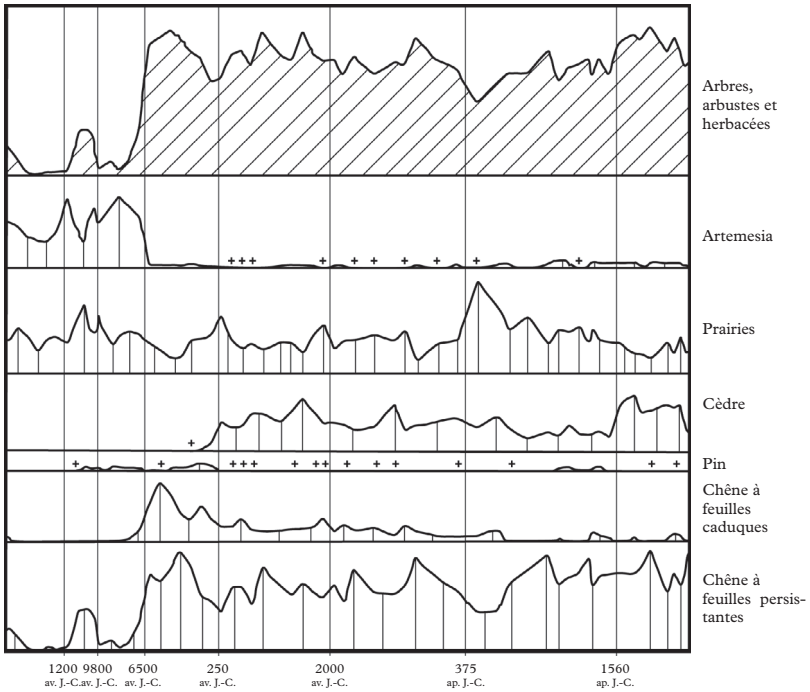
Les indices matériels spécifiques au Maghreb indiquent qu'un climat plus humide s'est installé entre 4000 et 3000 av. J.-C., qui dura avec quelques variations jusqu'à environ 1000 av. J.-C. quand un climat plus aride et stochastique (semblable à celui d'aujourd'hui) devint la norme³⁵. Cette période produisit un environnement plus humide dans les régions dites aujourd'hui pré-sahariennes, favorisant des animaux tropicaux et subtropicaux comme les éléphants et les rhinocéros³⁶. Les témoignages des échantillons de pollen fossile relevés dans le nord-est de l'Algérie sont les signes d'une phase plus humide : le couvert forestier dominait le paysage local jusqu'à environ 2000 av. J.-C., pour ensuite diminuer, et la végétation de steppe et d'herbe commença à s'étendre³⁷. Dans la majorité des carottes de pollen prélevées en Afrique du Nord, les niveaux de pol-

len d'herbe demeurent remarquablement constants, avec quelques rares fluctuations, du Pleistocène jusqu'à aujourd'hui, indiquant qu'il n'y eut pas de diffusion de la désertification³⁸. Les preuves existantes de changement climatique et l'histoire de la végétation dans la région ont souvent conduit à la conclusion qu'il est difficile de distinguer entre les dégradations causées par l'homme et une tendance naturelle à l'aridification au cours des derniers deux ou trois millénaires, en particulier dans les basses altitudes³⁹.

Le Maroc a le plus fort taux de couvert forestier dans le Maghreb et il est habituellement considéré comme le moins sévèrement déboisé, historiquement, des trois pays. Le Maroc a aussi été l'objet à l'intérieur de ses frontières de recherches paléocéologiques plus nombreuses que les autres pays du Maghreb. Les données des carottes polliniques publiées à ce jour montrent que, depuis l'apparition des arbres dans les montagnes du Maroc, il y a entre 3000 et 850 ans de cela, des variations de la couverture forestière sont intervenues, avec des déboisements dans certaines régions plutôt que dans d'autres. Dans la région du Moyen Atlas, quatre carottes distinctes de pollen, toutes datées au carbone 14, montrent des fluctuations des pollens de chênes, de cèdres, de pins et d'autres arbres au cours des derniers deux mille ans, mais ne révèlent aucune tendance significative dans quelque direction que ce soit⁴⁰. Dans le cas du pin, un fort recul apparaît dans deux des carottes, mais les événements correspondants datent d'une période située entre mille et sept cent cinquante ans avant aujourd'hui, bien avant chacune des «invasions arabes». En outre, les chênes à feuilles caduques semblent avoir fortement décliné dans deux carottes, mais ce recul date d'il y a environ trois mille ans et coïncide probablement avec le climat plus sec qui s'est installé à cette époque. De manière intéressante, certaines de ces carottes montrent aussi une augmentation d'espèces comme les genévriers, les pins et les cèdres au cours des derniers siècles. Le chêne à feuilles persistantes est remarquablement stable. Une carotte de pollen comparable, provenant des montagnes du Haut Atlas, elle aussi datée au carbone, indique des fluctuations du pin, du chêne et des cyprès mais pas de changement significatif au cours des trois derniers millénaires⁴¹. Dans l'ensemble, les échantillons qui ont été datés avec précision au carbone ne montrent pas le processus général de déforestation massive de l'ordre des 50 à 80 pour cent fréquemment avancé pour les deux derniers millénaires⁴².

En Algérie et en Tunisie, les données fournies par les carottes de pollen sont plus limitées, mais les études existantes suggèrent que les tendances à la baisse du pollen de quelques espèces comme le pin et certains chênes commencent il y a environ quatre mille ans, bien avant la période romaine⁴³. Bien d'autres espèces, cependant, ont connu des fluctuations sans véritable tendance et certaines, comme les cyprès et certains chênes, en particulier le chêne-liège, ont même connu une progression dans certaines de ces régions au cours des deux derniers millénaires⁴⁴. Ceci est très proche des indices de boisement et de déboisement dans le bassin méditerranéen au sens large. Comme l'a expliqué un spécialiste, après l'apparition des arbres au milieu de l'holocène «la plupart des diagrammes polliniques montrent soit des stases, soit des fluctuations, sans indication de tendance dans le pollen arboricole»⁴⁵. Même les données des montagnes algériennes du Sahara central ne montrent pas de changement significatif de végétation au cours des derniers quatre mille ans⁴⁶. De plus, ces données récentes indiquent que les vieilles souches des arbres morts ne sont pas nécessairement les «traces d'anciennes forêts», comme de nombreux forestiers coloniaux le croyaient⁴⁷. Ce que presque toutes les données provenant du Maghreb démontrent, c'est que les variations significatives de pollen des arbres sont intervenues il y a des milliers d'années et bien avant chacune des «invasions arabes». À partir de ses analyses de pollen en Tunisie, Annik Brun a contesté l'hypothèse de la déforestation causée par les «invasions arabes», chère aux auteurs français⁴⁸. Elle affirme en revanche qu'il est plus probable que l'aridification générale a favorisé une végétation ayant permis l'expansion du nomadisme au cours des derniers deux mille ans. La plupart des données paléoécologiques du Maghreb montrent une tendance générale à l'aridification au cours des derniers quinze cents ans, rendant difficile, si ce n'est impossible, de conclure que les changements végétatifs considérés comme des dégradations ne sont que le résultat des activités humaines avant la période coloniale⁴⁹. En effet, selon Brent Shaw, «la plus grande part des pertes forestières en Afrique du Nord se situe au siècle dernier, principalement durant le demi-siècle entre 1890 et 1940», bien après que les Français eurent forgé l'histoire du déclin de l'histoire environnementale de l'Afrique du Nord⁵⁰.

Il ne s'agit pas de dire que le Maghreb n'a pas connu de déboisement avant la période coloniale. Au contraire, les arbres ont cer-



Ill. 1.3: Carottes de pollen provenant du lac Tigmamine dans les montagnes du Moyen Atlas, Maroc. Ce diagramme montre l'évolution des niveaux de pollen des plantes au cours des derniers 14 000 ans. Une augmentation claire et marquée du pollen des arbres apparaît il y a de cela 8 500 ans. Depuis cette époque, plusieurs variations importantes du pollen des arbres se sont produites mais aucune tendance significative à la hausse ou à la baisse n'apparaît, témoignant qu'aucun changement majeur de la population sylvoicole ne semble s'être produit. La baisse la plus significative du niveau de pollen a eu lieu 1 600 ans auparavant, bien avant les «invasions arabes». Ce diagramme présente aussi des données sur le pollen du cèdre, des herbacées et du chêne à feuilles persistantes. D'après H.F. Lamb, U. Eichner, V.R. Switsur, «An 18,000-Year Record of vegetation, lake-level and Climate Change from Tigmamine, Middle Atlas, Morocco», *Journal of Biogeography* 1, n° 18 (1989), p. 71. Le diagramme est de D.K. Davis.

tinement été abattus pour les besoins humains et détruits par des forces naturelles comme le feu et les épidémies au cours des millénaires. Il est absolument essentiel, en revanche, de replacer ce type de déboisement probable dans son juste contexte. Aucune des esti-

mations coloniales, par exemple, ne prend en compte la repousse naturelle de la végétation arborée lorsqu'elles évaluent les forêts d'Afrique du Nord. Les estimations de déboisement suggèrent au contraire, d'une manière ou une autre, une perte permanente d'arbres qui passe pour nécessaire à la civilisation. Comme le précisent les annexes, cependant, la plus grande partie de la végétation du Maghreb est hautement résistante et repousse vigoureusement après les perturbations, y compris le feu, la pâture et l'abattage. Les recherches paléoécologiques conduites dans la région à ce jour confirment la repousse historique de nombreux arbres et autres végétations supprimés à un moment ou à un autre.

Les recherches paléoécologiques comme les analyses de pollen fossiles furent cependant extrêmement limitées durant la période coloniale, apparaissant seulement au milieu du xx^e siècle⁵¹. Depuis les années 1830 jusqu'au début du xx^e siècle la principale méthode utilisée pour reconstituer la végétation du passé était de comparer les descriptions littéraires historiques avec les conditions contemporaines repérables dans le paysage. De petits bouquets d'arbres, par exemple, étaient souvent présumés être les vestiges de larges forêts détruites. À partir de ces « végétations veuves » on déduisait alors la végétation « naturelle » supposée avoir existé dans une région. S'appuyant sur la comparaison avec des sources écrites, en particulier celles de la période romaine déjà décrites, beaucoup en concluaient que le Maghreb trouvé par les Français avait été massivement déboisé⁵². De telles comparaisons remontent aux premières années de l'occupation coloniale de l'Algérie et ont été faites durant toute la période coloniale de chacune des trois colonies du Maghreb. De plus, elles forment les bases de la plupart des recherches phytoécologiques sur l'Afrique du Nord au début du xx^e siècle. Cependant, le concept de végétation veuve appliqué ici ainsi que la confiance envers les sources historiques posent de sérieux problèmes pour évaluer la végétation naturelle. On a souvent montré que la connaissance produite par ces deux méthodes souffre de lacunes nombreuses et même d'erreurs graves, nées des jugements subjectifs des individus et des groupes⁵³. En Afrique du Nord, les récits coloniaux environnementaux ont fortement dévié la recherche sur l'état de l'environnement, qui a utilisé ces méthodes jusqu'en plein xx^e siècle.

Bien que le récit décliniste ait constitué l'essentiel de l'histoire environnementale dominante durant la période coloniale, des voix

dissidentes se sont élevées aux XIX^e et XX^e siècles. Le récit dominant a d'abord été défendu par tous ceux qui étaient impliqués dans les colonies d'Afrique du Nord d'une manière ou d'une autre : administrateurs, forestiers, colons, officiers militaires, hommes d'affaires et lobby colonial en France. Il a été partiellement contesté par les membres du lobby anticolonial et par quelques auteurs français comme Stéphane Gsell. Gsell, du Collège de France, estimait probable que dans l'Antiquité comme aujourd'hui aient existé en Afrique du Nord de vastes régions dénudées de végétation mais aussi, dans certaines régions, de vastes forêts⁵⁴. Cependant, Gsell adhérait aux autres parties du récit dominant, comme le déboisement considérable prétendument causé dans certaines régions par les invasions hilaliennes du XI^e siècle⁵⁵. Certains agents occasionnels du bureau des affaires indigènes et des experts du Sahara faisaient preuve aussi d'un certain respect pour le savoir indigène et les pratiques traditionnelles des fermiers, éleveurs et nomades locaux algériens. Cependant, au moment de mettre en place des politiques, de promulguer et faire respecter les lois, leur voix n'était généralement pas prise en compte, et le récit colonial environnemental dominant restait celui du déclin et de la destruction.

L'histoire changea pourtant au cours de la période coloniale, et les buts qui la justifiaient varièrent aussi selon qui l'utilisait et pourquoi. Ce qui commença comme une lamentation sur la fertilité inexploitée devint un récit du déclin, reprochant aux Algériens et à leurs ancêtres les destructions environnementales afin de servir le projet colonial⁵⁶. Même s'il est difficile d'identifier qui exactement écrivit telle partie de cette histoire environnementale complexe, il est possible d'identifier la plupart de ceux qui l'utilisèrent, et pour quelles raisons, à travers le temps. Le reste de ce livre démêle ces détails dans le contexte de l'histoire des relations complexes entre les récits environnementaux et la colonisation française en Afrique du Nord. Le récit du déclin devint l'histoire environnementale de référence à la fin de la période coloniale, et il reste dominant aujourd'hui. Il contribue à délégitimer les manières traditionnelles de vivre de la terre en Afrique du Nord et à faciliter l'expansion coloniale, en privant les Nord-Africains de leurs meilleures terres et de la plupart de leurs moyens d'existence traditionnels. Le résultat est que des générations de Nord-Africains ont été disloquées économiquement, politiquement, culturellement et physiquement. Pour saisir à quel point ces dislocations ont été profondes, il est

vital de comprendre quelques faits de base sur l'environnement et l'écologie du Maghreb⁵⁷.

Du fait d'une combinaison de facteurs incluant la topographie, la latitude, l'altitude et les relations avec l'océan Atlantique, la mer Méditerranée et le désert du Sahara, la vaste majorité du Maghreb est aride ou semi-aride. La plus grande partie du sud algérien est hyperaride, et de petites poches le long de la côte ou dans les hautes montagnes sont subhumides. Environ 75 pour cent du Maghreb reçoit annuellement 350 mm de pluies ou moins. Les étés sont généralement chauds et secs, et la pluie, qui tombe principalement durant les mois d'hiver, varie beaucoup d'une année sur l'autre. Les sécheresses et les incendies sont fréquents.

La végétation, qui a évolué au cours des millénaires de concert avec le bétail en fonction de ces conditions, est largement bien adaptée au pâturage, comme à la sécheresse, l'aridité et le feu. L'écologie de la région est dans l'ensemble résiliente, et certains moyens d'existence traditionnels comme le recours à des incendies réduits dans des buts agricoles étaient écologiquement appropriés. En outre, les méthodes traditionnelles d'élevage des animaux – incluant les déplacements à travers de vastes régions durant la plus grande partie de l'année ou le nomadisme pastoral – sont maintenant jugées comme l'usage le plus approprié et le plus durable qui puisse être fait de ces environnements arides et imprévisibles⁵⁸. Les bergers indigènes comprenaient généralement les subtilités de l'écologie locale lorsqu'ils planifiaient le mouvement de leurs troupeaux, et les manipulaient pour le plus grand bénéfice des animaux et des plantes.

De fait, un « nouveau » modèle de gestion a été développé pour tirer profit de ces systèmes traditionnels dans des environnements arides. Appelé « exploitation opportuniste », il est souvent très proche des pratiques d'élevage de nombreux indigènes pasteurs des régions arides. Il est aussi, de façon frappante, comparable aux systèmes d'exploitation des terres des Nord-Africains avant la conquête française au XIX^e siècle. Cette population pastorale prédominante entretenait une grande variété d'animaux d'élevage, souvent des nomades et semi-nomades qui opéraient dans des conditions de grande mobilité appropriée à l'écologie de la région. Les parties les plus sédentaires de la population étaient, dans l'ensemble, agropastorales et cultivaient des produits agricoles en complément à l'élevage. Le feu était utilisé dans une pers-

pective durable pour nettoyer, préparer les terres agricoles et créer de riches pâtures.

Cependant, comme le démontrent les chapitres qui suivent, les Français n'appréciaient pas la dimension positive des usages traditionnels de la terre en Afrique du Nord. En revanche, le récit décliniste colonial sur l'environnement a facilité l'expulsion des populations indigènes des meilleures terres, ouvrant la voie à l'agriculture coloniale. Non seulement, ce processus a systématiquement désavantagé les Nord-Africains, mais il a aussi conduit à des changements profonds du paysage, certains contribuant à la dégradation des terres qui continue de sévir dans l'Algérie d'aujourd'hui.